

5. LES ARTISANS ET LES "GAGNE-PETIT"

Dans ce petit univers rural de Ressons l'artisanat et le commerce sont aussi développés que l'exploitation agricole et l'on s'étonne de la variété et du nombre des métiers qui l'animent.

Ressons est véritablement un "Centre Commercial" à une époque où l'on ne donnait pas à ce mot le sens qu'il a pris de nos jours.

Centre Commercial par l'attrait que ses boutiques et ses marchands exercent à la ronde. Que ce soit de Marquéglise, de Margny, de Cuvilly et d'Orvillers et même de Monchy-Humières, l'on vient à Ressons à pied (le chemin ne faisait pas peur, alors) pour y faire des achats, voir des nouveautés, commander des articles ou un travail "à façon".

Ressons s'enorgueillit d'avoir la plus belle place commerçante des cantons d'alentour.

Aller à Ressons, pour les gens des villages, c'est une fête. On en profite pour rapporter un gâteau ou des bonbons aux enfants.

Le recensement de l'année 1911 nous laisse officiellement la liste des métiers exercés à Ressons. Il est intéressant de pouvoir, grâce à elle, se faire une idée générale de la vie active.

Aidés par les souvenirs recueillis, nous essayerons ensuite de faire revivre quelques images, quelques gestes concernant l'un ou l'autre de ces Ressontois au travail.

Avec un nombre important de gens se déclarant : manouvriers, journaliers, ménagers, moissonneurs, charretiers on trouve un "charrier", un berger, quatre bûcherons, un scieur de long, 16 cultivateurs, un domestique, un éleveur, trois jardiniers, un puisatier, 5 terrassiers.



Un burrelier, deux charrons, un cordier, un cordonnier, trois ferblantiers et leurs commis, un forgeron, trois maréchaux-ferrant, un marchand de chevaux, un marchand d'engrais, un marchand de graines, un marchand de peaux, un meunier, deux négociants, un tonnelier, un horloger, un coiffeur.

Et puis : deux charpentiers, deux entrepreneurs de maçonnerie, un couvreur-plâtrier, un fabricant de briques et ses ouvriers, quatre maçons, trois plâtriers, deux menuisiers, trois peintres, un plombier.

Ensuite : un boucher et ses commis, deux boulangers et les mitrons, quatre charcutiers, un pâtissier et ses employés, quatre épiciers, un épicier-charbonnier, un succursaliste (Sté anonyme de la ville de Reims), cinq débi-tants, un hôtelier, un féculier ses ouvriers et son contremaître, un chef de gare, un garde-barrière, un courrier des dépêches, un facteur et un facteur-rural, un garde champêtre, deux cantonniers, un garde-chasse.

Un géomètre, un greffier du juge de Paix, un huissier, quatre instituteurs et adjoints, un juge de Paix, deux notaires et leurs clerks, un percepteur et son commis. Un chef de brigade et quatre gendarmes, un receveur des Contributions Indirectes, un receveur de l'Enregistrement, un receveur des Postes, un porteur de journaux, un chauffeur d'auto, deux cochers.

Un vétérinaire, deux docteurs en médecine, deux pharmaciens et enfin, pour les métiers féminins : cinq blanchisseuses-repasseuses, cinq brosières, neuf couturières, une laveuse, une lingère, une modiste-épicière, une sage-femme, deux cuisinières, une rempailleuse, des manouvrières et des journalières. Ajoutons que, derrière ce que disent les relevés et les statistiques, il y faut toujours découvrir autre chose : la vérité de la vie, qui était dure à l'époque.

Les heures de travail n'ont aucune limite et, pour la plupart des Ressontois ils n'avaient jamais fini de travailler, en dehors de leur métier. Chacun fait son jardin, entretient des bêtes d'élevage : poules, pigeons, lapins, fait son bois de chauffage bien souvent. Les enfants participent, pour leur part, à l'exercice du métier de leurs parents. Ils aident, selon leur âge, font le nettoyage, les livraisons ou simplement la surveillance, en certains cas, avant d'entrer eux-mêmes dans la vie active, très jeunes, comme apprentis ou manouvriers.

Le voyez-vous, alors, ce fourmillement d'activité dans le pays en ce début du siècle ? Entendez-vous le père Turpin et son tambour ?

"- Avis !

- vendredi, sur le Marché, Messieurs Berthelot de Cuvilly seront sur la Place avec un grand choix de tissus ! qu'on se le dise !"

Velours de coton à côtes, lainages, satinettes noires et à motifs, coutils de coton, toiles à draps et à torchons... Voilà une pratique intéressante qui s'offre sur la Place du Mar-



ché, chaque vendredi.

Les maraîchers de Montdidier viennent avec leurs légumes et beaucoup de paysans des environs y vendent leurs produits : beurre, oeufs, fromages, "à 2 sous pièce les coeurs de fromage blanc à la crème !"

Et puis, au hasard des tournées et des saisons il y a aussi des petits marchands ambulants et des crieurs de rue. Ils vendent des harengs frais venant de Boulogne-sur-mer ou des pissenlits, le marchand de cresson de Vandélicourt, le marchand d'artichauts de Noyon ; gagne-petit par excellence : le remouleur et sa voiturette, l'étameur qui s'installe dans un coin du village et y tient sa cuve d'étain chaud dans laquelle il plonge les couverts de fer usagés, les bassines et les casseroles qui reprennent ainsi leur brillant du neuf, laissant goutter, hors du bain, une perle d'étain. Le marchand de peaux de lapins dont le cri : "po d'lapin po !" fait accourir les ménagères avec les dépouilles raidies qu'il marchande sur leur grandeur, leur épaisseur, leur couleur pour quelques sous...

Le marchand de ferraille pour qui l'on garde le moindre bout de métal récupéré ou ramassé, les vieux chiffons, les os. Le marchand d'allumettes de Ricquebourg qui propose ses petits fagots de longues allumettes souffrées aux deux bouts... Dans l'énumération des activités on trouve paradoxalement quelques rentiers et rentières. Il semble que l'on appelle ainsi ceux qui, ne travaillant plus, ont quelques ressources en économies ; les autres travaillent jusqu'à la limite des possibilités de l'âge et si cela n'est ni l'un ou l'autre cas, on est déclaré "indigent", terme qui recouvre parfois une famille entière, sans ressources.

Jusque dans les premières années du XXème siècle, on trouve à Ressons, un vannier, Mr Liégeard.

Il a un champ planté d'osier qui lui fournit la matière première. Il tresse des mannes qui servent aux maçons à monter les briques aux faîtes des maisons, des paniers appelés "cotrets", pour la récolte des pommes-de-terre, des hottes pour le transport à dos et tous les objets utilitaires en osier dont on use beaucoup à l'époque. Il répare également, remettant un fond ou des poignées aux paniers fatigués.

Sa femme et ses petits-enfants "déplument" l'écorce afin de découvrir l'osier blanc dont il se sert pour fabriquer des corbeilles et des paniers plus fins et plus beaux ainsi que des berceaux.

A l'occasion de ce travail aux champs, on ne manque jamais de rapporter pour les lapins une grosse botte d'herbe serrée par deux liens auparavant tressés avec les épluchures d'osier. La grand'mère se mettait à genoux pour fixer plus commodément cette charge sur son dos. Sa petite-fille se rappelle qu'il fallait l'aider à se relever tant elle était alourdie par le poids de la botte.

Mr Liégeard a été le dernier vannier de Ressons.

Mr Fresquin est, à la même époque, le cordier du village. Né en 1858 à Ressons, il y débute dans une toute petite maison de la grand'rue, avec sa femme Azémia. Dans le minuscule magasin, encombré de cordes de tous calibres et imprégné de l'odeur âcre et forte de la fibre de chanvre, il vend au détail aussi bien la ficelle de cuisine et d'emballage que les cables à lier les bottes, les cordages

à usages divers, les longues des bêtes. Les enfants y trouvent la corde pour leur toupie et la corde à sauter et parfois, les charretiers échangent sur le comptoir, pour quelques sous, une poignée de crin récoltée lors du brossage des crinières et des queues de leurs chevaux et qu'ils sortent de leur mouchoir de poche.

Le cordier achetait du chanvre de Russie, parce qu'il était moins cher, qu'il recevait brut, en balles. Dans la cour de sa maison il le prépare et tout d'abord le peigne avec des peignes de plusieurs grosseurs. C'est alors que la fibre, nettoyée, lissée, aérée peut se filer.

Le travail du cordier demande de l'espace, aussi bien pour préparer ses fils que pour les câbler. Ces deux opérations sont faites au-dehors, bien souvent dans la rue des Ecoles et jusqu'au Pont du Matz.

Ayant installé son bâti muni d'une manivelle que tourne sa femme ou l'un de ses enfants, il prend dans son tablier retroussé comme dans une grande poche, du chanvre effilé qu'il tourne entre ses doigts et présente devant lui, au fur et à mesure, à la manière d'une fileuse, en marchant à reculons.

Même façon de procéder pour le câblage à la différence que, par deux ou par quatre, les fils sont passés dans la "boîte à câbler" qu'il maintient fermement à mesure que

la torsion produite à l'autre bout de corde par la manivelle se fait plus dure et plus serrée. Il communique avec ses aides par un coup de sifflet simplement, pour faire stopper la manivelle.

Pour faire une corde de 20 mètres il faut 30 mètres de fils (une fois 1/2).

Il "pare" ensuite la corde en la frottant avec une "maille de fer" pour racler les parcelles de bois qui peuvent y rester accrochées. Et enfin, il passe sur la corde une colle faite de farine et d'eau.

"- cela ressemblait à une bouillie, sans goût aucun", se rappelle sa fille.

Il fait un anneau, en bout de corde, pour les longues des vaches, avec une telle habileté qu'il peut en confectionner 12 à l'heure.

La petite boutique étant devenue trop exigüe pour sa famille de quatre enfants, il s'installe un peu plus loin, dans une maison plus grande, continuant à travailler, à aller vendre ses cordes aux alentours : Cuvilly, Lataule, Mortemer, Orvillers, Laberlière, Biermont et jusqu'à Conchy-les-Pots, avec une voiture et un âne.

Son commerce s'est élargi de la vente de cartes postales qu'il fait éditer et qui perpétuent aujourd'hui, son nom. Car il n'y a plus de cordier à Ressons depuis 1935 et nous ne pouvons qu'imaginer un instant qu'il chante encore, comme faisaient les artisans d'autrefois au travail :

*"Je suis le cordier de Vanves
Je fais un drôl'de métier
Mais pour assembler le chanvre
Il n'y a pas de meilleur cordier
Je le file et je le tresse
Et dans mes doigts, tour à tour,
C'est le pain de chaque jour..."*

*Qui anime les jeux des gosses,
C'est la corde du cordier
Qui sonne les joies les peines ?
C'est la corde du cordier
Lorsqu'un voisin me reproche
Un bonheur qui n'm'est pas dû
Je lui dis "j'ai dans ma poche
Une corde de pendu".*



MONSIEUR FREZQUIN

Le cordier et sa femme en tenue d'ouvrage avec le bâti à manivelle et la boîte à câbler.

Plus que d'autres, certains métiers laissent un souvenir tout particulier aux témoins qui se disent encore : "- Comment faisaient-ils pour fournir un tel effort, pour travailler autant d'heures ou avoir ce savoir-faire qui semble être impossible aujourd'hui"...

Les scieurs de long sont de ceux-là. Quand

ils entreprennent de travailler sur une coupe de bois il faut les voir ! Dans cette position spectaculaire, l'un juché en haut du bâti à deux mètres du sol, l'autre en bas, leur longue scie allant et venant, ils débitent en planches des troncs à peine écarriés après les avoir roulés, à deux, pour les appuyer en place.

Les enfants sont frappés par les "Han ! Han !" sourds qu'ils poussent pour scander leur effort et coordonner leurs mouvements et dont le bruit étrangement répercuté dans les bois, leur fait peur.

Dans la grand'rue, on peut voir, au passage, travailler le tonnelier et le bourrelier, Mr Lanvin, qui fait à la main les colliers des chevaux, monte les selles et les harnais dont toutes les pièces ont des noms bien appropriés suivant l'endroit où elles s'ajustent à la bête : tétière, dossière, culeron, sous-gorge, oeillère, mors, sous-barbe...

Mr Lanvin a débuté à Resson en 1890, travaillant surtout pour les grosses fermes qui le paient à l'année. Il répare beaucoup, se fournissant en cuir à Amiens, et graisse pour l'entretien tous les harnachements qui, à certaines périodes, encombrant son petit atelier qu'ils emplissent de l'odeur forte des cuirs et des chevaux.

On peut même lui commander une muselière de chien qu'il exécute alors, à la mesure, clochettes, grelots, bonnets pour chevaux, courroies et longes de cuirs sont suspendus, autour de l'atelier.

Le spectacle des artisans au travail était certainement si normal, à cette époque, que l'on n'y prêtait attention. Aujourd'hui, l'on s'émerveillerait !

Le forgeron actionne le soufflet, martèle le fer dans une gerbe d'étincelles...

Le charron et ses compagnons font avec art et précision, les roues, les brouettes, les tombereaux.

Les menuisiers fabriquent, sur mesures, les meubles, les placards, huisseries et jusqu'aux cercueils...

Et le peintre, Mr Despréaux (dont le nom existe toujours dans le commerce ressonnois) ne manque pas d'ouvrage !.

La rempailleuse de chaises utilise la belle paille de seigle du pays...

Et le meunier, dont le moulin est à l'emplacement de la Laiterie actuelle reçoit les sacs directement des moissonneurs qui sont pour la plupart payés moitié en grains, particulièrement du seigle.

Mais on peut lui acheter aussi de la farine blanche et de la recoupe.

Quant aux couturières leur nombre surprend en 1911. En fait, se déclarent couturières aussi bien celles qui cousent chez les autres, à la journée, que celles moins nombreuses, qui ont un petit atelier et parfois une, deux ouvrières et des apprenties.

En ce début du siècle, on ne se déplace guère et le "prêt à porter" s'il se fait, n'a pas tellement accès aux campagnes. Alors, on se fait faire le costume ou la robe surtout lors d'une grande circonstance : noce ou fête.

Les couturières détiennent la mode avec leurs journaux et leurs conseils. Elles ont au bout de leurs doigts l'art et la façon... Dans la pièce exigüe qui tient lieu d'atelier, parmi les bouts de tissus et de fils qui jonchent le sol, on tire l'aiguille, faufilant, fronçant les ruchés, bordant, surfilant, repassant, dans l'agitation des veilles de cérémonies, quand le travail presse.

"- Allons ma fille, dépêche-toi", disait-on à l'apprentie,

"- Il faut livrer à la Ferme de la Malcampée, fais vite et prends garde à l'ouvrage !"

Même presse, certains jours, chez les blanchisseuses-repasseuses dont les fers de fonte n'ont pas le temps de refroidir. Le feu aux joues elles repassent les pièces fines, empêsent les dentelles et les rideaux, glacent les cols durs, tuyautent les bonnets, les robes de baptême et de première communion. C'est un métier qui demande apprentissage.

Quant aux laveuses, elles traitent le gros linge, viennent à domicile dans les maisons bourgeoises. Leurs mains dans l'eau de cristaux toute la journée sont bizarrement blanches et toutes plissées.

Elles travaillent aussi chez elles. L'hiver, lorsque le linge sèche mal, il n'est pas surprenant de voir des pantalons d'hommes en gros coutil ou en velours, jambes enroulées autour des tuyaux de poêle et qui dégagent une buée à odeur âcre...